

Arnaud Alessandrin – *Sociologie des transidentités*

Marielle Toulze

Émulations – Revue de sciences sociales
2023, Comptes rendus critiques, En ligne.

Article disponible à l'adresse suivante

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/crdutron>

Pour citer cet article

Marielle Toulze, « Sociologie des transidentités », *Émulations*, en ligne. Mise en ligne le 05 juin 2023.

DOI : 10.14428/emulations.cr.107

Distribution électronique : Université catholique de Louvain (Belgique) : ojs.uclouvain.be

© Cet article est mis à disposition selon les termes de la Licence *Creative Commons Attribution, Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International*. <http://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

Éditeur : Émulations – Revue de sciences sociales / Presses universitaires de Louvain

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations>

ISSN électronique : 1784-5734

Arnaud Alessandrin – *Sociologie des transidentités*

Marielle Toulze¹

Recensé : Arnaud Alessandrin, *Sociologie des transidentités*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2023, 168 p.

Sociologie des transidentités est un ouvrage rédigé par Arnaud Alessandrin, sociologue spécialisé dans les questions de genre et de minorité. Cet ouvrage est déjà paru une première fois aux éditions Le Cavalier Bleu en 2018. Il s'agit ici d'une réédition (février 2023). L'ouvrage compte 168 pages et suit la même organisation que la première parution. Il se compose de 5 parties en sus d'une introduction, d'une conclusion et d'une annexe dans laquelle on retrouve un glossaire et une bibliographie. Cette réédition a été l'occasion d'une actualisation, du moins en partie, portant à la fois sur une mise à jour des données transmises et l'ajout de certaines sous-parties : « E.militantisme » p. 77, « École, les mineurs trans, un impensé » p. 105, « 2011-2021 : dix années cinématographiques trans » p. 121, « Invisibilité des hommes trans » p. 125.

Il suit tout d'abord un ordre historique pour s'ouvrir ensuite sur les débats qui animent les questions trans. La première partie, « Histoire du "transsexualisme" en France », est ainsi consacrée au terme initial apparu au xx^e siècle, celui de « transsexualisme » : « Le "transsexualisme" est une invention médicale récente. Ce n'est qu'en 1953 que le mot est inventé et que sa première définition est adoptée (p. 21). » L'auteur prend ainsi le temps de bien contextualiser l'apparition de cette notion et les glissements conceptuels dont elle a fait l'objet : « Les théories sur la question sont, dans un premier temps, dominées par une pensée psychanalytique forte, hégémonique, associant tour à tour le désir de changement de sexe et le travestissement au fétichisme ou à l'homosexualité (elle-même alors considérée comme une perversion) (p. 24). » Pourtant l'auteur indique que, déjà certaines voix, certes isolées, comme celle de Harry Benjamin vont tenter dès 1953 de donner d'autres orientations en soulignant que « le transsexualisme est une entité nosographique qui n'est ni une perversion ni une homosexualité (p. 28) ». Pour Benjamin, « c'est le sentiment d'appartenir au sexe opposé et le désir corrélatif d'une transformation corporelle (p. 28) ».

Dans la seconde partie, « Déconstruction du "transsexualisme" », A. Alessandrin démontre comment les enjeux de définition du transsexualisme apposés par la psychi-

¹ Université Lyon, ELICO (UR 4147), France.

analyse vont peu à peu faire place à de nouvelles notions plus fluides, reflets des singularités qui se font entendre : « Poussées par des évolutions juridiques nombreuses ainsi que par des demandes de modifications corporelles fourmillantes, les interprétations du “transsexualisme” se disloquent au profit d’expériences de genre diverses et innovantes (p. 42). » Ici, l’auteur montre comment le « transsexualisme » fait l’objet de nouveaux enjeux dans les classifications psychiatriques, dont l’APA (Association Américaine de Psychiatrie) à partir des années 1980 : « Le DSM inclut en 1980 le concept de “transsexualisme” dans une nouvelle catégorie intitulée : “troubles psychosexuels”. Dans cette catégorie se trouvent les “troubles de l’identité sexuelles” lesquelles renvoient au “transsexualisme” (p. 43). » Durant cette période de 1980 à 2000, un changement de prisme va s’opérer glissant de « transsexualisme » à « dysphorie de genre », entraînant des débats intenses « dans un contexte de tension entre monde médical et revendications associatives [...] (p. 46) ». Le droit va également être « mobilisé par les personnes concernées pour une reconnaissance pleine et entière de leur existence (p. 49) ». Ce chapitre est particulièrement éclairant pour comprendre les enjeux qui sous-tendent la définition des personnes trans et comment elles ont pu faire l’objet d’une psychiatrisation importante avant que, peu à peu, et avec l’aide des associations, ces définitions s’assouplissent pour rendre compte des variances des vécus. Cette seconde partie est étayée de nombreuses sources et de terrains notamment dans le chapitre « Mondialisation des parcours » (p. 57). L’auteur revient sur plusieurs enquêtes qu’il a pu mener avec la sociologue de la santé Anastasia Meidani et tente de circonscrire les chiffres dont on dispose concernant la population trans.

La troisième partie « Les mouvements trans » est consacrée à l’essor et l’organisation des associations militantes pour les droits des personnes trans dans un contexte de débats vifs. L’auteur souligne le rôle essentiel qu’ont joué les associations dans la reconnaissance des droits des personnes trans : « les mouvements trans ont profondément transformé le paysage transidentitaire français en l’espace de 50 ans (p. 67) ». Dans le chapitre « E.militantisme trans » (p. 77), A. Alessandrini montre comment depuis le début des années 2020, les mouvements trans prennent de plus en plus appui sur les réseaux sociaux pour « porter des récits particuliers, d’incarner des figures des expériences partagées (p. 77) ». L’auteur rappelle combien « la question du couple “visibilité-discrimination” apparaît de façon particulièrement saillante lorsqu’il s’agit des transidentités. Être une personne appartenant à des minorités des genres et de sexualité devient alors, sur les réseaux sociaux notamment, un levier d’identification, d’appartenance [...] en même temps qu’une expérience massive de discriminations et de cyberharcèlement (p. 78) ».

La quatrième partie, « Transphobie(s) » est consacrée aux *trans studies* avec un différentiel de visibilité entre la France et les études étrangères. Dès lors, « les *trans studies*, en contexte français, se présentent alors comme un terrain à défricher et à définir avec prudence. Des études qualitatives commencent timidement à se frayer un chemin tandis que les études quantitatives demeurent plus rares (p. 87) ». L’auteur insiste sur la

nécessité « de poursuivre cet effort de description quantitative afin de mieux saisir les actes transphobes et [...] afin de restituer l'épaisseur des discriminations qu'une approche juridique seule ne parvient pas à rapporter (p. 87) ». Les différents chapitres qui organisent cette partie visent à la définition de la transphobie du côté du droit (p. 89), mais également à rendre compte des expériences transphobes vécues par les personnes concernées dans une approche sociologique. Par exemple, la partie consacrée à l'école, « Les mineurs trans : un impensé » (p. 105) est particulièrement questionnante sur l'absence de prise en compte de cette discrimination dans le milieu scolaire et ses conséquences sur le vécu des personnes trans. « Si nous interrogeons ici la place des mineur-es trans dans l'institution scolaire, c'est aussi que les questions de violences, de discriminations ou de (cyber)harcèlement traversent leurs expériences (p. 106). » Il est appréciable que l'auteur ait relayé les dispositifs les plus récents qui ont vu le jour, telle « une circulaire de l'Éducation nationale qui encadre depuis octobre 2021 l'accueil des mineurs trans dans les établissements scolaires (p. 108) ». Là encore, l'auteur souligne le retard de la France dans la prise en charge des mineur-es trans qui exige dans son dispositif un accord des deux parents pour un changement de prénom d'usage dans l'établissement scolaire. Or, la famille reste un espace de tension et de désaccord profond, voire régulièrement malmenant pour les personnes trans. Comme le rappelle le sociologue, source à l'appui (Stephen Wittle, 2007) : « [...] l'espace domestique et la famille sont un lieu de tension et de transphobie. 45 % des répondant-es à cette enquête déclarent avoir perdu au moins un membre de leur famille du fait de leur transidentité et 36 % disent ne plus avoir de contact avec leur famille (p. 109). »

La cinquième et dernière partie, « Transidentités et représentations » revient sur la visibilité des personnes trans dans les médias. L'auteur rappelle tout le travail qu'il reste à faire dans ce domaine où la plupart des études restent « à la marge (p. 117) ». Pourtant les enjeux de reconnaissances sont encore une fois primordiaux pour l'avancée des reconnaissances des personnes trans : « les figures transidentitaires dans la culture ont elles aussi permis de créer des espaces de paroles, de visibilité, des interstices qui se transforment aujourd'hui en de réelles ouvertures (p. 117) ». Le chercheur s'attache notamment à revenir, dans une approche critique, sur les représentations des personnes trans dans le cinéma depuis les années quatre-vingt. Même si leurs représentations dans le cinéma sont encore timides, on peut observer, comme le fait l'auteur, une visibilité progressive des questions transidentitaires. Néanmoins, la figure trans reste rattachée à des constantes comme « le cabaret, le secret, les derrières de scènes (p. 119) ». En somme, les représentations des personnes trans oscillent entre stéréotypes et meilleure visibilité dans l'espace médiatique : « les dix dernières années ont été ainsi symptomatiques de ce va-et-vient entre une plus grande visibilité médiatique et cinématographique et le maintien d'une certaine forme de secret dans les parcours transidentités filmés (p. 122) ».

En conclusion, A. Alessandrin, dans une perspective critique, revient sur les différentes pistes qui restent encore aujourd'hui en suspens autour des questions trans. Il

appelle notamment au décloisonnement des *trans studies* au profit d'un croisement « avec des traditions de recherche plus “classiques”, telle que la sociologie de l'école, celle des professions ou encore les études en santé (p. 142) ». L'auteur regrette ainsi « d'innombrables zones d'ombres autour de cette population (p. 143) ». Il appelle les nouvelles générations de chercheur-es à s'emparer de ces sujets. Cet ouvrage revient ainsi sur 15 ans de recherche et apporte, incontestablement, une synthèse sur les questions trans à la fois en France mais également à l'échelle internationale. De même, il est à noter, qu'ici, les transidentités sont envisagées à la fois dans leur dimension historique, sémantique, sociologique, mais aussi sensible, faisant de cet ouvrage une référence sur ces questions.

Bibliographie

WHITTLE S. (2007), *Engendered Penalties*, Press for change.